

trois frontières

Mahigan Lepage

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lepage, M. (2014). trois frontières. *Moebius*, (143), 21–28.

MAHIGAN LEPAGE

trois frontières

1

je lui avais dit au revoir ça m'avait fait mal, je ne savais pas trop si je reviendrais, ni quand, j'avais encore besoin de voyager, encore une fois de plus le serrement, descendu de son auto, cet instant où on ferme la portière savez, pire de pire, je m'étais retourné et j'avais marché, vers le terminus, je quittais Chiang Mai et pas que la ville,

j'ai pris un bus jusqu'à Chiang Rai, avec un « r », et à Chiang Rai un autre bus, on dit ça vite comme ça mais c'est pas si facile, on parle pas la langue on sait pas comment, acheter le billet et quel bus et quand, j'avais fini par trouver c'était un bus minable, les bancs empilés les uns sur les autres, impossible je mens pas de m'asseoir droit, mes grandes cannes repliées contre le dossier devant, finalement j'avais réussi à me tailler une place sur le grand banc tout au fond, quelle chance les jambes allongées le grand luxe autobus,

arrivé à Chiang Khong largué au milieu de nulle part, les pays c'est comme ça ils présument que tu connais, pas d'explication ni d'affiche ni rien, on te largue et puis voilà, et en sortant du bus toujours un nuage de rabatteurs, si t'as besoin d'aide t'inquiète ils sont là pour toi, mais il y a rien de gratuit en ce monde surtout pas les trajets de tuk tuk,

alors on descend du bus perdu perdu, on dit « *no, no, no, thank you* », on dit presque toujours « *no, no, no, thank you* », parce qu'on n'aime pas se faire assaillir comme ça, et on marche un peu en faisant semblant qu'on sait où on va, même si on est complètement perdu perdu, un boulevard des échoppes de la poussière et puis quoi, on marche cent

mètres deux cents mètres et là on se dit ok, on s'arrête on hèle un tuk tuk on négocie on monte,

c'est pas vraiment un tuk tuk c'est un skylab qu'ils appellent, comme une sorte de petite remorque montée sur une moto, deux bancs latéraux qui se regardent de près, si étroits les bancs et moi seul dans la remorque je préfère m'asseoir direct sur le plancher, face vers l'arrière qui s'enfuit je regarde les scooters qui nous collent au cul, et au bord de la route les marcheurs les échoppes, les chiens les marchés, quelques vélos on va,

on va au Laos en tuk tuk en skylab, pas au Laos vraiment pas encore, mais à la frontière, quand j'ai négocié le prix c'était ça la destination, combien pour le Laos cent bahts merci, ça fait drôle de penser qu'on s'en va dans un autre pays à bord de cette brouette qui brinquebale,

et puis et puis la frontière, des Thaïs qui vous attendent «visa visa», ces éternels rapaces autour des lieux à touristes, ils essaient de te faire croire qu'ils travaillent pour le gouvernement, c'est toujours pareil avec ces types-là, la cabine des douaniers est à deux cents mètres je la vois, et puis le visa pour le Laos c'est *on arrival*, qu'est-ce qu'ils peuvent bien leur faire bouffer comme histoire pour empocher quatre ou cinq cents bahts, je veux pas savoir je fonce sur la cabine, tampon et puis je descends, sur la rive du Mékong des bateaux effilés, d'autres touristes on nous pousse comme bétail, combien de fois en pays on s'est senti comme bétail je compte plus, on nous soutire je sais plus combien et voilà on embarque,

le bateau quitte le rivage, le moteur pétarade, pétarade vraiment vieux diesel fumant, le conducteur manie le long gouvernail à hélice, on traverse on n'a rien qu'un sac à dos et des adieux sa vie,

de l'autre côté pas de barrière pas de contrôle, on descend du bateau et on voit la petite rue qui monte vers le village, c'est Huay Xai c'est le Laos, pas de contrôle c'est comme ça souvent dans les pays pas de contrôle, mais quand viendra le temps de sortir du Laos faudra bien montrer patte blanche, alors on marche docilement vers le bureau des visas, passeport en main,

et après on déambule dans le village on trouve un guichet automatique on retire une somme astronomique

qui ne vaut rien, un million de kips deux millions de kips et puis on trouve un *guest house*, on monte sur la terrasse sur le toit c'est le crépuscule c'est beau, au-dessus du Mékong le ciel mauve brumé, à côté de moi deux voyageurs un qui dit « j'ai pas de problème d'argent parce que bla bla » et l'autre qui suggère qu'« alors peut-être tu pourrais m'aider un peu... »

2

j'avais pris d'abord le skytrain et puis un bus, je me rappelle plus la station ni le numéro ni où, j'avais trouvé les infos en googlelant quelque chose comme *cross Singapore to Johor Bharu*,

parce que je voulais remonter en train de Singapour jusqu'à Bangkok en passant par Kuala Lumpur et Penang, mais j'avais appris qu'en partant de Singapour j'allais devoir payer mon billet en dollars singapouriens alors que si je partais de Johor Bharu juste de l'autre côté de la frontière j'allais payer le même montant exactement mais en ringgits malais, sauf qu'un dollar singapourien ça vaut deux ringgits malais et demi, allez donc comprendre quelque chose à ça, comme s'ils avaient pas assez d'argent à Singapour sans ces petites arnaques légalisées dégoût,

qu'importe j'avais passé trente-six heures à Singapour, la ville droite et les boulevards propres et les Starbucks et les *malls* flamboyants et l'art architectural qu'on se paye, mais aussi Little India et quand j'étais arrivé c'était la débauche, les rues soudain remplies d'Indiens, mais remplies même que je me disais mais qu'est-ce qui se passe il y a un festival un concert ou quoi, mais non c'est juste que les Indiens on les parque bien serrés dans des dortoirs alors quand ils finissent leur journée de travail ils traînent dans la rue, fument et parlent et mangent c'est leur lieu de vie la rue, pour dormir le dortoir pour vivre le trottoir,

et pour travailler le chantier, c'est pas une sinécure pour un Indien travailler à Singapour et même que récemment il y a eu ces titres dans les médias « Émeutes à Singapour » etc., et c'était un délicieux dégoût que d'entendre le président dire que c'étaient des émeutes spontanées et non non non ça ne pouvait pas être lié aux conditions de vie des travailleurs migrants, écoutez bien son raisonnement voilà

comment ils osent parler les présidents et personne pour crier mensonge: « *the people who were involved in the riot were not from one company, or one dorm; they were from several dorms, many different companies, and it is unlikely that all the companies will have the same problem* » (*The Hindu*), *unlikely* qu'il dit le président écoutez, *unlikely*, c'est *unlikely* que tous les dortoirs traitent les Indiens comme des bêtes de somme, c'est *unlikely, unlikely, unlikely*,

j'avais donc pris le skytrain ou le métro je sais plus, c'était moderne c'était Singapour, pas le droit de mâcher de la gomme et pas le droit d'apporter des durians dans le métro et pas le droit d'avoir le droit, et dans les wagons c'est des familles, des jeunes bien fringués, cellulaire sac d'ordi portable, et pas un punk et pas un crotté et pas un pauvre et pas un pas-pareil, c'est très comme il faut dans le métro de Singapour bravo,

mais du métro j'ai transité dans un autobus, ç'avait pas été facile à trouver je me souviens, j'avais dû traverser un viaduc et demander « *the bus for Malaysia, please* », finalement un arrêt quelconque sur un grand boulevard, des gens qui s'agglutinent, le numéro je-ne-sais-plus-combien qui se pointe, une queue qui se forme, moi à la fin, le bus plein à craquer, je dois rester debout à côté du chauffeur avec mon sac protubérance, et même plus loin le bus arrête encore, d'autres qui montent, nous poussent, se tassent contre la porte, boîte à sardines,

ceux qui ont de l'argent ils ne prennent pas le bus, on dirait, et puis ils ne vont pas dormir en Malaisie, c'était qui mes compagnons sardines, des ménagères, des brouetteurs de ciment, des gardiens de sécurité, des Malais qui chaque matin traversent la frontière pour venir travailler petit à Singapour, et le soir reviennent de même, ce n'étaient pas des voyageurs comme moi, ils ne portaient pas de sac sinon plastique, affaires du jour, courses quotidiennes,

et rien de reconnaissable au dehors, c'était le soir, je devais faire confiance, le chauffeur m'avait confirmé la destination, Malaisie, je ne pouvais qu'y aller à l'aveugle, un bus, un numéro, une parole, on monte et on ferme les yeux, l'inconnu partout autour, la nuit, des compagnons sardines pas compagnons du tout, pas un regard, une amabilité, un sourire, rien, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre,

c'est assez d'aller travailler tous les jours dans un autre pays et d'en revenir, long trajet de bus, épuisement, dépense du corps, pour que le mois prochain un autre magazine titre « *Singapore, Success Story* », indifférence,

et soudain le bus qui s'arrête, au beau milieu d'une voie d'autoroute surélevée, tout le monde se presse vers la sortie, ça pousse sans ménagement, on s'extirpe de la boîte et on marche sur la superstructure, en plein noir, le long des parapets, mais où on va, en Malaisie, des longues rangées d'hommes et de femmes pressés, d'autres bus ont dégorgé leurs contingents, c'est plein de monde, et devant, surmontant l'autoroute, une bâtisse gouvernementale, c'est la douane, monter un escalier, montrer son passeport, tampon, redescendre de l'autre côté, attendre que notre bus arrive, personne pour vous aider à le trouver, et s'il était déjà parti, c'est quoi le numéro déjà, ah le voilà, enfin je pense, même numéro mais c'est plus le même bus, je comprends rien à leur système, c'est chaque fois comme ça, on ne s'y fait pas, mais on finit toujours par trouver le moyen, demander au chauffeur « Johor Bharu », réponse « *Yes* », ça va suffire, on s'assoit,

et le bus se remplit, et repart, un autre le même, on traverse un pont, très long pont, Malaisie,

à la gare où on arrive, un autre pays, l'Asie du Sud-Est qu'on connaît, rues encombrées, gare qui paye pas de mine, petite déglingue, pauvreté ordinaire, on a traversé, en autobus, la frontière

3

passer les frontières terrestres, enfin terrestres, je dis terrestres, je veux dire n'importe comment sauf en avion, en avion c'est différent, en avion c'est le saut, on ne voit pas la frontière, soudain on est là, dans le pays, comme déjà, mais quand on reste au niveau du sol, qu'on traverse une ligne artificielle, convenue, ou bien une frontière naturelle, rivière détroit peu importe, on a souvent l'impression de jouer dans un film catastrophe,

entre Singapour et la Malaisie, marchant sur l'autoroute surélevée, le long du parapet ou entre les véhicules qui ne peuvent plus avancer, on pense au 11 Septembre, aux images de gens fuyant Manhattan à pied par les ponts,

ce n'est pas pareil je sais je sais, mais les frontières reproduisent toujours quelque chose de ça, à cause du vide, de l'arbitraire, et parce qu'on nous traite comme du bétail, il faut bien, si on veut contrôler toutes ces identités et tamponner tous ces passeports, à la chaîne, faut bien, faut bien,

cette fois-là je revenais du Cambodge, j'avais chopé la dengue, hospitalisé vingt-quatre heures à Siem Reap, tout près des temples d'Angkor, et maintenant je voulais repasser en Thaïlande, j'étais épuisé, fatigué des longs trajets de bus au Vietnam, d'avoir attrapé froid à Saïgon en marchant dans les rues inondées, et surtout cette foutue dengue qui m'avait fichu la fièvre et broyé les muscles du dos,

plus mort que vif je revenais en Thaïlande, et comme je n'avais pas les moyens de prendre l'avion, j'allais devoir reprendre l'autobus, encore l'autobus, pas le choix, et c'est comme ça que j'ai fait le trajet jusqu'à la frontière thaïlandaise,

quand le bus arrête et qu'on descend, parce que les frontières se franchissent à pied, c'est ainsi, c'est à ce moment que nous viennent les images de péril ou d'exil,

des masses de gens comme nus, sans autos, sans privilèges ni passe-droits, transportant leurs enfants ou leurs petites affaires, et marchant vers la frontière, dociles, résignés,

souvenir du corral à bisons de mon père, éleveur de son métier, une installation qui servait à traiter ces bovidés sauvages, qu'on ne peut pas mener par le licou comme les vaches ou les chevaux, le corral ça commençait par de grands enclos, puis ça continuait en un large passage, d'où par un système de portes battantes on pouvait diviser le troupeau en petits groupes, pour ensuite forcer les bêtes dans un corridor très étroit jalonné de portes coulissantes qu'on poussait violemment pour isoler les individus, qui au bout du corridor passaient un à un dans une cage de fer où on les coinçait pour leur administrer des vermifuges ou leur couper les cornes, avant de les relâcher dans un enclos ou de les diriger vers un camion, pour la vente ou l'abattage,

les douanes sont des corrals, d'abord de larges passages, puis des divisions, *Thai Passport, Foreign Passport*, on fait la queue, puis on nous traite un à un, posez les pieds là pour la photo, scrutation, clic, tampon, enfin on nous relâche,

de l'autre côté c'était nulle part, beaucoup de vide, pas de ville, un carrefour, des petits repères à chauffeurs de tuk tuk,

aux abords des frontières, il faut se méfier, c'est plein de rapaces, je le savais, et aussi qu'il y avait deux stations de bus, et que pour aller à Bangkok je ne devais pas me tromper,

un chauffeur de tuk tuk m'a abordé, je lui ai dit le nom de la station, «*bus station, bus station, ok, ok*», on négocie un prix, on part,

et voilà que le drôle il m'emmène direct à la mauvaise station de bus, je le savais parce que le trajet avait été trop court, un kilomètre à peine, l'autre station était beaucoup plus loin, à combien de voyageurs il fait le coup, «*bus station, bus station, ok, ok*», et je t'emmène où ça te mènera à rien, et après à toi de négocier avec un autre chauffeur de tuk tuk là-bas pour rejoindre la bonne station de bus à l'autre bout de nulle part,

je me fais parfois avoir, comme tout le monde, mais quand je m'en rends compte je suis dur, la malhonnêteté j'ai du mal, c'est quoi ces existences de rapaces, quel sens, et venez pas me parler de pauvreté, si vous voulez pleurer regardez ailleurs, ceux-là c'est une mafia, souvent ils fixent les prix entre eux et intimident les gêneurs, les tarifs qu'ils chargent c'est à s'étouffer de rire, mais cette fois-là j'étais crevé mort, j'avais pas envie de rire, je l'ai engueulé pour la peine, il m'a ramené au point de départ, et mes bahts je me les suis gardés, faut payer maintenant pour se faire conduire délibérément au mauvais endroit, j'ai fait ma petite colère mais bon, pas d'illusions, qu'est-ce qu'il s'en fout, il va tomber sur le prochain, au total c'est payant, ces existences, ces existences,

j'ai trouvé un autre tuk tuk, j'ai négocié le prix, en répétant cinq fois le nom de la station de bus, l'autre station de bus, et quand on est partis et qu'on s'est mis à rouler dans la bonne direction, je me suis dit c'est bon, plus besoin de bagarrer, je suis tiré d'affaire, comme si j'avais

réussi à sortir d'une zone de guerre, alors que ce n'était rien, pas de drame, pas d'aventure, pas de sensationnel, que la banalité de notre temps,

le béton et les arnaques et les sacs plastique et les valises à roulettes et les regards baissés et les appareils photos et les «visa, visa» et les «tuk tuk, tuk tuk» et les bus dégingués et les cars à touristes et les *money changers* et les échangeurs et le *cheap labor*,

à ces frontières rien, pas de remarquable, pas de guerre mais,

la catastrophe ordinaire,

et j'ai pris un bus jusqu'à Bangkok, et de Bangkok un autre jusqu'à Chiang Mai, et j'ai retrouvé celle à qui j'avais dit au revoir